

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Halte

Jacqueline Darveau

Volume 8, Number 1 (43), January–February 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30043ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Darveau, J. (1966). Halte. *Liberté*, 8(1), 61–63.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1966

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

balte

Est-ce bien moi, Geneviève, présente ici ? Ou n'est-ce que Geneviève pensée ici ?

Taxi train taxi, tintement de monnaie, la foule dans l'attente du feu vert aux coins des rues. Trop de silence autour de moi depuis le matin. Trop de bruit. Jusqu'à n'être plus qu'une idée qui voyage. Cette façon de ne plus éprouver sa propre réalité physique.

Mais ce soir je suis Geneviève.

Je suis Geneviève assise, à six heures, dans le hall d'un grand hôtel.

Geneviève assise, un dimanche, dans le hall d'un hôtel de la route de ses vacances.

Du temps sans amarre, les vacances. Du temps coupé du reste. Une retaille colorée qui tombe de la table et dont les enfants feront un cerf-volant. Triangle clair au-dessus du parc.

"Les vacances m'aidaient à supporter cette longue attente de rien."

Merci Maurois mais moi je suis Geneviève. J'ai 22 ans. Jolie, Geneviève ? J'ai un corps qui plaît et qu'on désire.

J'ai des amis. Quelques-uns. Quelque part. Un peu partout.

Mais je suis ici, Geneviève solitaire dans cette muette ville de passage.

" — Ce journal ? Oui, vous pouvez le prendre. Il n'est pas à moi, il était là. Si, j'en ai fini, allez, je vous en prie. . ." L'homme

regagne son fauteuil mauve de l'autre côté de la carpette à motifs de demi-lunes rousses.

J'ai chez moi un amant, un travail distingué, ennuyeux et enviable, un appartement élégant.

"C'est bien la pire peine

"De ne savoir pourquoi,

"... Mon coeur ...

J'ai trop lu. Ou je me souviens trop bien. C'est agaçant.

— Et tu ne songes jamais aux enfants condamnés des faubourgs, aux adolescents en voie de s'anémier entre les murs des usines ? Et les pays sous-développés... Les deux-tiers de l'humanité... alors que l'autre tiers dont tu es...

Oui, je sais. Et j'ai mal de vivre parfois. Jusqu'à l'extrême dégoût, certains jours.

Mais que peuvent donc pour moi, à ces heures, toute la misère, toute la douleur du monde ? Et que peuvent-elles pour cette Geneviève de 22 ans assise à cinq heures dans le hall d'un hôtel de la route de ses vacances ?

— Mrs. McEachern, telephone please, Mrs. McEachern... scande le garçon au costume galonné.

Oui, l'humanité. Je ne vis pas la tête sous l'aile, allez. J'ai des opinions politiques, sociologiques, artistiques... Je ne répugne pas à la polémique, non plus qu'au déchiffrage de films déroutants, de livre ardu... Rien de ce qui est humain...

Je suis le gobe-mouches, le fourre-tout. Je suis une urne sans fond. Et nul ne sait dans quelles couches souterraines va se perdre inépuisablement tout ce que je crois accumuler. Tant de spectacles interrogés, et les crépuscules, et les aubes, et ces visages, tant et tant de visages... ronde incessante... pour quel but, quelle tâche ? Quelle oeuvre ? Et pourquoi mes mains toujours inutiles ?

Mrs. McEachern traverse le grand salon dans ses petits souliers de cuir rouge. Tête dans la quarantaine, corps sans âge. Seins bas. La ptôse. Cette menace. "Le mamelon doit être à environ quatre travers de doigts en dessous des aisselles..." Prévenir. Les ablutions, les astringents. Et puis tout l'arsenal. L'émeri pour les ongles, la ponce pour les pieds, la laque, les crèmes de vison et les huiles d'amandes douces...

Je suis Geneviève qui plaît. Qui ne pourrait pas accepter de ne plaire point. Plaire, verbe intransitif. L'aisance assurée par cette certitude. Pas un socle sur lequel je me dresse mais un tuteur auquel je me cramponne.

Je suis Geneviève, inquiète, à six heures, dans le hall mauve d'un hôtel.

Il y a le bouhaha des voix et des pas des voyageurs. Autour de moi, des hommes, des femmes qui bougent, puis ne bougent plus, parlent et puis se taisent. Sous l'arche de l'entrée, un garçon blond, debout, le visage fixe. Il n'est pas beau mais il porte avec élégance une moustache brune et un foulard de soie.

Je lui souris. Il ne me voit pas. Je souris plus manifestement. Il a disparu dans l'allée derrière moi.

Dans le journal, tout à l'heure, un nouveau roman de Nathalie Sarraute. Nathalie Sarraute. . . j'aime ton nom. La mer étale et puis soudain cette vague. Mais tu n'as pas un beau visage. Es-tu heureuse ?

"Les vacances m'aidaient à supporter cette longue attente. . ."

Une attente, aussi, les vacances. L'inconnu, les villes, la montagne ? Mais que pourront pour moi, au retour, ces décors brusquement entassés ? Je serai vieille demain.

Une jeune fille débouche du dehors sur l'allée centrale. Blonde, petite, teint diaphane. Le garçon au foulard de soie surgit on ne sait d'où, et juste au centre de la carpette de demi-lunes rousses, il l'embrasse sur le front. Leurs yeux sourient.

Je regarde, hésite. Je pense à l'amour. Une présence, une étreinte. Habiter toute ma chair. Sentir ce poids. Me résumer dans ce besoin, ce feu.

Et Geneviève fébrile trouve dans son sac le petit carnet d'adresses. Un ami, un amant, n'importe qui. Quelqu'un ! Rejoindre quelqu'un, à six heures, un dimanche soir, dans une ville de passage.

Et demain ? Je ne serai plus là demain. Et après ?

Après ? Il faudra bien, Geneviève, que tu finisses par accepter. . . je ne sais quoi encore. . .